

Le bœuf.....1½ lbs. à 2 lbs  
 Le mouton.....½ lb. à ¾ lb.  
 Le porc.....½ lb. à ¾ lb.  
 J. HOBITS.

**La Semaine Agricole.**

MONTRÉAL, 16 FEVRIER 1872

Toutes lettres, correspondances, articles, etc., destinés à la *Semaine Agricole*, devront être envoyés aux propriétaires, à Montréal directement.

**Agriculture.**

C'est un préjugé généralement répandu qu'en Bas-Canada, où les hivers sont longs et rigoureux, l'agriculture peut à peine suffire au strict nécessaire d'une famille et ne permet pas à ceux qui s'y livrent d'aspirer à une fortune digne de figurer parmi celles acquises dans le commerce, dans l'industrie ou même dans les professions dites *libérales*.

D'où nous vient donc ce préjugé ?

De l'état actuel de l'agriculture ici, et non de l'examen même superficiel de cette question, pourtant si vitale et qui porte en elle tout l'avenir d'un pays. Le mot de Sully qui disait : *« Le labourage et le pasturage, voilà les deux mamelles dont la France est alimentée, les vrais mines et trésors du Pérou, »* n'est donc plus vrai ?

Pas de doute que l'agriculture, telle qu'exercée ici, est loin d'être satisfaisante ; mais examinons si cet état déplorable est dû à la profession agricole elle-même ou s'il ne découle pas de causes qu'il serait facile de faire disparaître de cet art, regardé à juste titre, comme le plus noble, et comme celui qui doit procurer à ceux qui l'exerce la plus grande somme de prospérité.

Comment se fait-il que dans les pays d'Europe où la propriété est tellement morcelée que la grande masse des fermiers n'ont qu'un arpent de terre, et que pourtant ils pourvoient à la subsistance d'une famille nombreuse ?

Comment se fait-il qu'aux Etats-Unis, pays si rapproché de nous, l'agriculture, d'après le recensement que nous publions sous le titre *« Les bénéfices de l'agriculture, »* ait payé

pour l'année 1869, 22 pour cent sur le capital y employé ?

Mais dira-t-on, c'est qu'on y est plus favorisé sous le rapport du climat, des voies de communication et des capitaux.

Comment se fait-il alors que des étrangers qui n'ont ni sou ni maille nous arrivent, s'établissent à nos côtés et s'enrichissent où nos Canadiens crèvent de faim ? mais mieux que cela, n'avons-nous pas quelques uns de nos Canadiens qui s'enrichissent ? Ce n'est donc pas la nature de notre climat, qui peut avoir ses inconvénients mais dont la rigueur a bien ses avantages ; ce n'est donc pas nos voies de communication assez faciles pour une exploitation intelligente et auxquelles on peut remédier ; ce n'est donc pas le manque de capitaux qui seront toujours fournis à l'agriculteur honnête, prudent et sage.

Non, les causes de la langueur de l'agriculture sont là, visibles, et pour peu qu'on veuille s'en rendre compte, ces causes qui consistent dans l'ignorance, la paresse, le luxe et l'imprévoyance, peuvent se classer en deux catégories, l'ignorance et l'apathie.

*L'ignorance.*—On est cultivateur ici par nécessité et non par goût. On ne connaît de l'agriculture que la partie machinale, sans en apprécier les beautés et les ressources qu'on ignore et qu'on ne veut pas étudier. On cultive aujourd'hui, comme on cultivait hier, sans calcul et sans intelligence, mais parceque celui à qui l'on succède cultivait de même.

Il faut avoir un grand respect des traditions et ne jamais songer à les changer d'un iota quand les choses, parfaites dès leur création, ne peuvent qu'y perdre par leur altération ; mais tel n'est pas la science agricole, susceptible de perfectionnement. Sans doute, l'expérience léguée par la tradition est utile ; mais ce n'est que parce qu'on respecte cette expérience de ceux qui nous ont précédés, que nous admettons la saine théorie, qui n'est que le recueil d'observations variées de ceux qui ont fait des études unies à la pratique. La Théorie nous indique ces observations en un instant, en nous fournis en même temps les moyens d'acquérir vite une plus grande somme de connaissances.

L'ignorance nous vient, en partie, du peu de succès qu'a produit l'ensei-

gnement et par l'enseignement, nous entendons l'enseignement parlé comme l'enseignement écrit. Nous l'avouons, l'enseignement a eu peu de succès. Est-ce parce qu'il n'est pas une bonne chose ; non, c'est tout simplement parce que ceux qui enseignent ne connaissent généralement pas ce qu'ils disent ou écrivent ; qu'ils puisent dans des théories faites pour d'autres temps et pour d'autres pays, sans les comprendre souvent et sans pouvoir les mettre à la portée de ceux à qui ils s'adressent. Et ils en agissent ainsi parce qu'ils enseignent une science, qui demanderait tous leurs instants, d'une manière bien secondaire tant pas renumérés suffisamment pour s'y consacrer exclusivement. C'est ainsi qu'en ménageant les octrois relativement à la science la plus utile, on est venu à faire douter même que cette science fut susceptible d'enseignement. De là la répugnance à écouter ou à lire ; de là l'ignorance.

La première cause donc de l'état stagnant de l'agriculture en notre pays, c'est l'ignorance de la science agricole qu'un gouvernement devrait encourager par l'établissement ou la subvention en faveur d'institutions ou de journaux conduits ou rédigés par des hommes qui y consacraient leur temps.

*L'apathie.*—L'apathie, qui découle en grande partie de l'ignorance, est la seconde cause de l'état actuel de l'agriculture.

Celui qui dans le commerce, dans l'industrie, ou dans les professions libérales ne se donnerait pas plus d'activité que se donnent la plupart de nos agriculteurs, infailliblement, la déconfiture serait bientôt leur sort. Et il est inouï, qu'une prospérité honnête soit le résultat d'autant d'insouciance, et de manque de calcul dont s'honorent la plupart de nos braves habitants. Il faut que l'agriculture soit réellement une mamelle abondante, pour que tant d'enfants si peu soucieux soient encore en aussi bon état de santé.

Mais, nous direz-vous, faites excuse, nos cultivateurs travaillent beaucoup. Oui ; mais à peu près comme l'enfant à la mamelle qui se retourne d'instinct vers la source qui l'alimente, qui s'endort ensuite repu et qui dans quelque temps trouve la source épuisée et tarie.